Filigrane, volume 7, numéro 2, 1998, pages 93 à 98

Un congrès nommé Liberté

louise grenier

Un thème : *La liberté dans le processus psychanalytique*. Une invitée d'honneur : Julia Kristeva, membre de la Société Psychanalytique de Paris. Les 18, 19 et 20 juin 1998, se tenait à l'hôtel Delta de Montréal, le congrès annuel de la Société canadienne de psychanalyse. Pour la première fois de son histoire, le Congrès s'ouvrait au « public » c'est-à-dire à des analystes et psychothérapeutes qui n'étaient membres ni de la Société, ni de l'Institut de psychanalyse. Sur deux-cent-quinze personnes inscrites, environ cent étaient des membres de la Société, trente-cinq des candidats et le reste provenait du « public ». Anglophones et francophones s'y côtoyaient autour d'une question qui faisait ressortir l'hétérogénéité de leurs références théoriques et de leurs approches cliniques. Un système de traduction simultanée facilitait les échanges. Ne pouvant rendre compte de tout ce qui s'est passé pendant ce congrès, je me limiterai à un aperçu à la fois personnel et critique

Après avoir consulté la liste des ateliers du jeudi, je choisis « Placental Imago » animé par Domenico Nesci. Dans une des nombreuses salles réservées à cette fin, je découvris une trentaine de personnes, assises autour de petites tables, et qui écoutaient religieusement une communication en anglais. Le sujet semblait d'abord éloigné du thème du congrès, cependant il m'inspira quelques réflexions sur la clinique et les institutions psychanalytiques. En effet, Nesci analysait le suicide collectif des membres de la secte de Jim Jones, qui eut lieu en Guyanne britannique il y a une quinzaine d'années. Il comparait les liens établis entre un leader charismatique et ses adeptes avec le système placentaire : « Je vous nourris et vous purifie, comme le placenta nourrit et purifie le fœtus ». Mélange des sexes, des races et des générations, négation de toute différence et de toute limite, recherche de fusion absolue orientée par un chef seraient les ingrédients majeurs de ce délire collectif. Le membre de la secte sacrifie sa liberté, sa subjectivité à une *imago* placentaire qui n'est pas sans évoquer celle du père préhistorique (dont Nesci ne fait pas mention).

Faut-il y lire en filigrane une représentation inconsciente de la cure? Ou des sociétés de psychanalyse? Car, si certains « patients » viennent se livrer pieds et poings liés à un analyste ou psychothérapeute investi du fantasme de toute-puissance, certains de ces derniers sous l'effet du même fantasme balancent entre une appartenance à un groupe fonctionnant sur le modèle de la secte et une marge plus ou moins dépendante de l'institution officielle. Serait-ce une critique déguisée de l'institutionnalisation de la psychanalyse? Domenico Nesci n'aborde pas ces questions. Dommage car son sujet comportait des éléments propres à s'articuler au

thème du Congrès! Il ne fut pas non plus possible d'en discuter car cet « atelier » fut davantage une conférence résumant le fruit d'une longue recherche.

C'est effectivement à une conférence que j'assistai ensuite : « Lucidité et psychanalyse, mais... "qui sont donc les psychanalystes?" » de Hélène Tessier. Dans une salle plus vaste que la précédente, l'auditoire s'alignait sur plusieurs rangées, devant la « candidate » psychanalyste. Ponctuant son discours de références à Jacques Lacan, Piera Aulagnier et Louis Althusser, Hélène Tessier, dans un texte très cartésien, questionnait l'influence du discours social sur le discours psychanalytique. Surtout, elle commentait la question telle que formulée par Althusser du « paradoxe de l'acceptation simultanée, par les psychanalystes, de la théorie freudienne et des conditions économiques et sociales de leur pratique », leur silence à ce sujet et le lien entre la «non-pensée » (Althusser) de ces problèmes et la question de la fin de l'analyse. La demande d'analyse, dit-elle, « implique nécessairement une certaine recherche de lucidité de la part de l'analysé », d'où l'importance de se demander « dans quelle condition l'offre d'analyse peut tendre à anticiper cette demande de lucidité, ou y répondre ». Hélène Tessier définit la lucidité comme une façon de voir clair, ou de voir sous des éclairages différents, qui s'articule avec la liberté en tant qu'elle suppose un « ne pas mentir » (Camus).

Bien qu'intéressante, sa présentation trahissait une certaine confusion entre discours social et discours de l'(A)autre. Mais de quel autre nous parlait-elle? L'autre, le semblable? Ou l'Autre, en tant que réservoir de signifiants inconscients? L'association des termes « castration » et « phallus » pour illustrer la violence et le parti pris implicites du discours psychanalytique laisse perplexe. Reste que sa réflexion sur les liens entre la pratique analytique et la situation socio-économique, souligne une des difficultés majeures de la clinique en cette fin de siècle.

Dans la discussion qui suivit, Lise Monette fit remarquer que la psychanalyse concerne « la vérité » et non « la lucidité » et mettre celle-ci au premier plan reviendrait à effectuer un retour au cogito. « Il n'y a pas de coupure entre l'expérience subjective et le socio-économique car celui-ci est repris dans le fantasme, et c'est à ce niveau qu'il doit être analysé », dit-elle encore. Hélène Tessier lui répondra que la question de la lucidité s'adresse aux analystes, au sens d'un repérage des signifiants issus du discours de l'autre et qui influencent leur écoute de l'inconscient. C'est un appel à une prise de conscience de ce qui détermine leur pratique à leur insu et qui peut venir du dehors. Jacques Mauger, agissant à la fois comme modérateur et soutien de la conférencière, émettra l'avis qu'il est parfois nécessaire – ou tentant – pour l'analyste d'oublier ces questions, intervention qui amènera la Présidente de la Société canadienne de psychanalyse à une mise en garde sur les dangers de laisser croire au public que l'analyste est sourd aux problèmes sociaux et économiques de ses analysants.

On peut effectivement se demander avec Lise Monette si Hélène Tessier, sous couvert de lucidité psychanalytique, ne reprend pas le chemin du cogito, à savoir une rationalité cartésienne qui n'est pas sans effets sur la liberté de penser dont

l'institution se porte garante. La question de l'institution(nalisation) de la psychanalyse dans ses rapports avec la liberté devait rebondir pendant la table ronde du jeudi soir : « Etre psychanalyste : à l'intérieur ou à l'extérieur de l'institution? » S'y trouvaient réunis Sam Stein (didacticien de Toronto), Hélène Tessier, Geoff Miles (candidat de Toronto) et Daniel Puskas (psychanalyste « indépendant »). Charles Levine, à titre de modérateur, souligna d'abord la nouveauté de cette ouverture sur le « public », laquelle devait beaucoup à Sam Stein. Il remercia aussi Lise Monette qui avait contribué à la réalisation de cet événement inédit. Plus tard, lors de la discussion, Roger Dufresne réaffirmera la nécessité de ne pas étouffer la créativité des « jeunes analystes » par des codifications rigides de la théorie et de la pratique.

Au cours de cette table ronde, nous eûmes droit à des présentations très écrites et surtout très lues (sauf celle de Daniel Puskas). Le ton fut en général bienveillant, voire bon enfant. De toute évidence, on voulait éviter le conflit. Hélène Tessier et Geoff Miles ont utilisé la forme d'une correspondance imaginaire qui n'était pas sans charme. Une question posée par Charles Levine à Daniel Puskas aurait pu amorcer une discussion plus passionnée, voire même passionnante. Il lui demanda ce qu'il pensait de ce qui pouvait ressembler à un « parasitisme » des membres de la Société envers les psychanalystes dits indépendants. Par exemple, ceux-ci fournissent une clientèle aux psychanalystes de la Société, soit pour une psychanalyse personnelle, soit pour des supervisions et séminaires. Est-ce que la réciproque est vraie?

Question qui m'a paru importante et rarement soulevée : celle des enjeux économiques dans les rapports entre les deux groupes. Elle me rappela celle discutée par Hélène Tessier sur les difficultés actuelles de recrutement d'une « clientèle » psychanalytique. Les analystes « indépendants » ne seraient-ils reconnus par les analystes « officiels » que comme « clients »? Rappelons à ce propos que le « public » a dû verser cent dollars pour participer à ce Congrès, sans parler des frais de table et de séjour pour certains. Besoin de savoir sans doute, besoin d'appartenance, peut-être, mais encore? Voilà qui aurait pu être développé par les participants afin d'explorer les significations de cette « ouverture au public ». Il est certain, et Daniel Puskas le mentionna, que les analystes dits indépendants s'adressent à leurs collègues de la Société pour puiser ou renouveler un Savoir dont ils sont friands. Ce Savoir, il leur faut d'abord l'avoir reconnu pour pouvoir l'incorporer.

Si un psychanalyste indépendant, ça n'existe pas, comme le croit Daniel Puskas, il est nécessaire de se situer par rapport à un autre, ou une institution. La seule exigence en cette matière nous vient de Freud, celle d'analyser notre désir d'être psychanalyste ou psychothérapeute, analyse qui ouvre sur la décision – la liberté – de poursuivre sa formation dans les voies officielles ou non. Sans doute, ces questions ne sont jamais résolues une fois pour toutes, et la décision elle-même de faire partie ou non d'une institution n'est peut-être jamais définitive.

Le lendemain, il y avait foule dans le hall de l'hôtel de la rue Président-Kennedy, pour la conférence plénière : « Liberté et psychanalyse ». Mêlée aux congressistes,

une petite silhouette vêtue de bleu, Julia Kristeva. L'affluence de ce vendredi matin contrastait avec la relative tranquillité de la veille. Psychanalyste et écrivain, Kristeva puise aux discours linguistiques, littéraires et philosophiques pour construire ses propres conceptions. Pendant que j'écoutais sa belle présentation, il me vint à l'esprit que cette femme avait l'art de nous rendre – ou de nous faire sentir – plus intelligent. Son texte dense ouvrait des perspectives originales et innovatrices. Kristeva, non seulement « pense », mais elle nous aide à penser, me dis-je.

D'entrée de jeu, elle nous avait signalé que c'était la première fois qu'un Congrès de psychanalyse prenait pour thème la liberté. La liberté en psychanalyse implique, dit-elle, deux logiques : celles du choix et du commencement. Le « choix » concerne l'aptitude acquise via le transfert à rencontrer l'analyste comme autre, puis à pouvoir effectuer des transferts sur plusieurs personnes; le « commencement » fait référence à la possibilité exceptionnelle offerte par la psychanalyse de recommencer sa vie psychique, et dès lors une vie tout court, dans « l'ouverture des choix que garantit une pluralité de liens ».

Deux destins s'ouvrent à la liberté du « désir structuré dans le langage », argue-t-elle : le sadomasochisme où le surmoi commande « jouis » jusqu'à l'anéantissement de ton prochain comme de toi-même et la sublimation de ce désir. Pour Kristeva, il s'agirait de mettre ce « désir qui fait lien » au centre de toute réflexion sur la liberté. La liberté ne supposerait pas de ne jamais « céder sur son désir » (Lacan) mais plutôt d'en tirer parti pour créer une pluralité de liens, tous marqués par la limite. On pourrait lui demander pourquoi elle pose le désir sadomasochiste comme paradigme de la formation de liens. Cet accent sur le sadomasochisme m'a paru occulter le désir œdipien qui est au cœur de la pensée freudienne du désir. Mais peut-être a-t-elle voulu rester dans le cadre des « nouvelles maladies de l'âme » qui sont aussi les maladies du désir.

La discussion qui suivit fut également captivante. Les interventions de la salle ont permis, soit d'éclairer la pensée de Kristeva, soit de la développer. Pour cette dernière, un des effets de la liberté est de pouvoir créer des liens multiples, cela présuppose de s'être libéré d'un lien exclusif a l'autre analyste. Autrement dit, sortir du lien fusionnel, quitter la mère. On revient ici à une conception freudienne de la liberté comme rupture d'avec le maternel, déjà relevée par Monique Schneider dans *La parole et l'inceste*.

Après cette conférence du matin, je n'entendais dans les couloirs de l'hôtel que des louanges au sujet de madame Kristeva et de sa conférence. Non seulement, elle avait séduit par son intelligence, mais par son ouverture et sa bonne grâce à écouter et à commenter les questions. On s'attendait à un personnage froid, austère, brillant; on rencontra une femme, certes brillante mais aussi attentive, disponible, généreuse. Elle scrutait chaque question à la loupe pour en faire ressortir l'aspect unique, signifiant. C'est peut-être cela « être femme psychanalyste », une femme libre de penser, incluse dans le mouvement même de sa pensée.

Ce sera d'ailleurs la question débattue lors de la table ronde du vendredi après-midi : « Être femme psychanalyste, qu'est-ce que cela signifie? ». Christine Ury,

Noël Montgrain, Marie Claire L. Bélanger et Julia Kristeva en étaient les participants, Jacques Mauger le modérateur. À part Noël Montgrain qui donna un texte poétique sur la sexualité féminine, les interventions portaient moins sur la féminité que sur la fonction maternelle de l'analyste. Christine Ury, enceinte, exprima avec émotion l'emprise soudaine du corps sur son fonctionnement psychique et son impact contre-transférentiel. Marie Claire L. Bélanger analysa à travers le mythe de Médée le rapport ambivalent des hommes à la femme. Et, Julia Kristeva supposa à la femme analyste, une sensibilité spécifique qui lui viendrait de cette prise de son écoute dans le corps.

L'accent mis sur la plasticité imaginaire de la femme analyste, ses capacités identificatoires me paraît ressortir du besoin de faire valoir le *familier* pour mieux écarter l'*étrangeté* du corps féminin. On déporte la femme vers son côté rassurant, familier, maternel pour mieux éviter son aspect inquiétant, étrange, féminin. La femme ne pourrait-elle être délivrée du déterminisme inconscient de la mère imaginaire?

C'est d'ailleurs ce que les interventions de la salle viendront immédiatement remettre en cause. Pourquoi une table ronde sur « être femme psychanalyste »? Pourquoi pas une table ronde sur « être homme psychanalyste? ». Qui a eu l'idée d'introduire cette question? Moi, répond finalement Jacques Mauger. Comme si les femmes analystes devaient encore se justifier d'être psychanalystes, ajouta cette intervenante.

Lise Monette prit carrément position contre la pertinence du débat : « Je n'aime pas cette question, je ne comprends pas cette question, je ne vois pas l'utilité de cette question », dira-t-elle, ajoutant que depuis des décennies ce discours sur la sensibilité soi-disant plus aiguisée des femmes a été exploitée jusqu'à la lie et maintes fois contredite par l'expérience. Elle ajouta que ce renvoi de la femme à son corps, au biologique l'agace et qu'elle ne croit pas que le fait d'être une femme facilite la régression contre-transférentielle. Qu'on soit homme ou femme, c'est la bisexualité psychique qui importe en ce domaine. À ceci Kristeva répondit qu'elle endosse, dans une certaine mesure, la critique de Lise Monette. Elle comprend qu'en Amérique, on se méfie des compartiments, de la discrimination, mais en même temps elle croit que la bisexualité des hommes et des femmes n'est pas la même, en particulier en ce qui concerne la capacité de régresser.

Est-il vrai que la femme analyste est davantage capable de régresser, c'est-à-dire plus apte à assumer le transfert maternel que son collègue masculin? Dianne Casoni témoigna de l'impact de sa grossesse sur son travail psychothérapeutique et de l'ambivalence que peut éprouver une mère envers son enfant. Elle rappela que ce qui est déterminant en cette matière n'est pas tant d'être enceinte ou d'être mère que de pouvoir traiter, élaborer psychiquement ces expériences. Il ne suffit effectivement pas de les vivre, encore faut-il en faire quelque chose. Voilà qui nous ramène au cœur même du travail psychanalytique, à savoir qu'un phénomène ne vaut en psychanalyse qu'en tant qu'il est converti en événement psychique. Or, cette conversion ne relève-t-elle pas d'abord d'une liberté de penser qui n'est

jamais donnée au départ, mais incessamment à conquérir? Liberté d'associer, liberté de penser qui caractérisent la méthode freudienne. Car, avec la liberté pour thème, ne retrouvons-nous pas à la fois le point de départ et d'arrivée de la pratique analytique?

À ce congrès, plusieurs sujets d'importance ont été abordés : l'appartenance ou non à une institution illustre éloquemment que notre identité professionnelle ne peut se poser que dans le rapport à l'autre, dans la différence, laquelle implique un choix. Si on peut se demander avec Hélène Tessier « qui sont les psychanalystes? », il semble qu'on ne puisse non plus esquiver la question « qui sont les femmes psychanalystes? ». On notera que la discussion sur « être femme psychanalyste » a vite été déportée vers celle de la différence entre les hommes et les femmes, en particulier en ce qui concerne l'aptitude à la régression. Le problème de la liberté serait-il donc tributaire de la Différence, c'est-à-dire de la façon dont on se situe par rapport à l'Autre?

louise grenier
83, avenue rockland, suite 106
outremont, qc h2v 2z8